

### **La science manipulée \***

**par Claude-Jérôme Maestre**

#### **A. Quelques dessous de la manipulation de la science**

*Les débats soulevés depuis quelques années par la croissance, les vicissitudes de la politique scientifique et les interrogations quant à sa participation au progrès, ont mis à l'ordre du jour le problème du rôle joué par les connaissances dans la vie des sociétés. Si une politique de la recherche devait exister comme telle, fallait-il la concevoir pour la science, la prospérité de celle-ci étant garante de son utilité sociale, ou devait-on l'intégrer comme moyen dans une politique d'ensemble? Querelle de termes méconnaissant profondément les processus réels de négociations et de décision, les pouvoirs mis en jeu et leurs mobiles profonds. Car, hormis quelques cadres institutionnels censés créer les conditions de neutralité et d'indépendance auxquelles nombre de chercheurs sont fort légitimement attachés (c'est le cas du C.N.R.S. en France), quelque 90 % du potentiel de recherche reconnu des pays développés produit, sinon des résultats à la demande, du moins des travaux centrés sur des axes privilégiés qui lui sont imposés de l'extérieur. On peut en outre noter, parlant des 10 % de potentiel restant, théoriquement dégagés de toute contrainte, que l'indépendance de la recherche dite fondamentale, au même titre que celle de l'éducation nationale, est toute relative. En fait elle n'existe jamais que dans l'esprit de ceux qui s'en satisfont et vivent naturellement dans les cadres imposés par leurs pairs, l'institution dont ils font partie, et une culture. Le scepticisme vis-à-vis de la liberté de la science conduit à affirmer qu'elle ne constitue généralement qu'un moyen : mais alors pour qui? et pour quoi?*

*L'importance des ressources à mettre en œuvre pour mobiliser la recherche, fait de celle-ci un outil à la seule disposition des organisations, publiques ou privées, et des plus importantes d'entre elles en particulier. Qu'elles aient vocation de production ou de service, elles constituent bien avant le consommateur la véritable demande active du savoir. Elles modèlent le monde des connaissances à travers les moyens humains, financiers, matériels dont elles disposent; les marchés en absorbent*

\* Cet article, partiellement extrait de l'ouvrage « La science contre ses maîtres », édité chez Grasset, livre une des clefs de la démarche exposée dans le livre.

*plus ou moins passivement le produit en servant souvent de caution à l'action de structures qui entendent bien, non seulement ne pas mourir, mais se développer.*

*La réponse à la deuxième question : « Pourquoi la science est-elle un moyen ? » est simple : parce qu'elle donne des pouvoirs.*

*Mettons-nous à la place d'une organisation quelconque ayant un objectif implicite mais premier, la survie. Elle se situe dans le cadre d'une mission, d'une vocation ou d'une histoire dans un environnement particulier (celui de la santé des membres d'une collectivité, de leur éducation, celui de la fabrication et de la vente de machines à laver ou de téléviseurs, celui de la production et de la distribution de courant électrique...) au sein duquel se joue son sort face à un marché, à des concurrents, à d'autres pouvoirs censés défendre le bien commun ou répartir les ressources collectives. Les réactions de l'organisation seront celles de toute structure vivante : protéger son existence et si possible croître, soit par adaptation interne aux conditions extérieures, soit dans la mesure où la chose est possible, par l'exercice de tous pouvoirs efficaces sur les éléments environnants dont dépend son existence. La réaction de protection par aménagements intérieurs des structures ne paraît intéressante, du point de vue de l'innovation qu'à titre second. En effet, vu les difficultés de son application et les problèmes qu'elle entraîne, elle n'est envisagée qu'en dernière extrémité. D'ailleurs, sauf erreur il semble bien que la débauche de publications sur le management, la gestion par objectif, ne soit pas tellement prolifique en ce qui concerne les recherches et surtout les découvertes en matière d'adaptabilité, de flexibilité interne des structures humaines organisées.*

*En fait le chemin de la solution de l'adaptation par modification de l'organisation elle-même paraît le plus souvent trouver sa solution dans l'augmentation de la taille des entreprises ; leur capacité à épouser les accidents de parcours est certes inversement proportionnelle à leur dimension, c'est-à-dire à leur inertie, mais celle-ci confère surtout des pouvoirs manifestes sur les facteurs externes jugés plus malléables que les rigidités internes.*

*Ce fait ajouté aux atouts particuliers que donne la surface financière, humaine, matérielle, conduit les organisations à faire d'autant plus usage de leurs pouvoirs sur l'environnement qu'elles sont plus grandes. Les regroupements, fréquents aujourd'hui, entre structures estimant leur poids individuel insuffisant confirment le bien-fondé de cette assertion.*

*Ces remarques incitent à mettre l'accent sur l'action extérieure des organisations et l'utilisation qu'elles font de l'innovation dans cette optique. On peut considérer cette action répartie en quatre domaines : celui des éléments en provenance de l'environnement absorbés par l'organisation : personnel, financement, matières premières, matériel, etc... ; celui des unités concurrentes ; celui du marché pris dans un sens très général ; celui des structures publiques, maîtresses de certaines règles du jeu. Les deux premiers domaines font place à l'innovation à deux titres : le premier provient de l'imagination dont il faut faire preuve au sein de toute tractation ou négociation, au niveau de l'argumentation. Le deuxième tient à la souplesse dont il faut témoigner sur les plans stratégiques et tactiques dans toute compétition. Commenter ces deux points présenterait à n'en point douter un immense intérêt, mais il nous paraît plus essentiel dans le cadre du sujet abordé ici, d'analyser en quoi le progrès des connaissances servait le dessein des structures dans les troisième et quatrième domaines.*

*Toute organisation, publique ou privée, est médiatrice entre ceux qui en font partie et le monde extérieur. A ce titre, elle traduira dans son action les pulsions et les motivations hétérogènes de ses membres dans la mesure où elle aura démontré à leurs yeux son aptitude à les satisfaire.*

*La réalisation de l'objectif survie résultant de cette médiation l'incitera à agir sur tous les domaines manipulables de son environnement, le marché en particulier, en usant de trésors d'ingéniosité parmi lesquels, au niveau de la production et de la diffusion des biens, l'innovation a sa place. Celle-ci représente en effet un élément certain de pouvoir sur le consommateur séduit dans sa quête du mieux et du meilleur par la nouveauté. Si besoin en est, on s'attachera à le sensibiliser tout particulièrement à cet attrait en faisant appel à de multiples motivations conscientes ou inconscientes. « Le bonheur demain si... », « Pour votre rang social il faut que... », « Plus de facilité avec... », « La sécurité si... », etc... Séduire par l'innovation directe et l'argumentation qu'elle peut cautionner sera en général préféré par les organisations, à l'attraction pouvant résulter de baisses de prix. Celles-ci devraient sans doute atteindre d'importants pourcentages pour être efficaces, mais on peut se demander si ce choix ne correspond pas implicitement, mais réellement à celui du minimum d'effort ou du maximum de facilité au niveau de la créativité et de la recherche. En effet, une importante diminution des coûts implique d'énormes progrès sur le plan productivité. Ces progrès dépendent en grande partie d'une imagination efficace et fertile en matière, non seulement d'utilisation optimale des investissements, mais surtout de relations humaines ! Domaine où l'homme se sent si peu à l'aise qu'il éprouve de vives répugnances à troubler la relative quiétude que lui donne un système de rapports codifiés entre catégories. Par ailleurs les organisations ont toujours su combien l'individu, en Occident tout particulièrement, était attaché à ses rêves, et l'innovation se prête facilement à leur multiplication, leur exacerbation et leur orientation ; au point qu'il est possible d'endormir, sinon d'étouffer, l'expression des véritables besoins par l'accumulation des désirs et des envies monopolisant l'attention et la conscience.*

*Dans la logique des systèmes fondés sur le développement du couple production-consommation, il n'est nul besoin de recourir à une manipulation collective organisée, telle que la propagande. Celle-ci trouve implicitement et tout naturellement sa place, ses structures, son financement, sa dynamique propre, toutes choses concrétisées entre autres par les services et institutions spécialisées dans la publicité, les relations publiques ou certains usages des moyens audio-visuels. Sous couleur d'informer, nécessité que personne ne conteste, les organisations ont toujours tendance à mobiliser une clientèle en la séduisant. L'innovation entre à des degrés divers dans les produits ou services fournis à cette dernière. Elle le fait bien rarement dans le cadre d'une totale pureté d'intention.*

*D'aucuns pourraient faire remarquer avec quelque naïveté que la mission de certaines organisations ayant vocation de services publics est justement de protéger l'individu et la collectivité contre ce type de manipulation au nom de la dignité humaine. C'est oublier parmi d'autres éléments, qu'elles peuvent difficilement ne pas prendre en considération, au nom d'une certaine conception du bien commun lui-même, la sauvegarde de structures non publiques. Ainsi, la vie de certaines régions est liée à celle des entreprises qui y sont implantées. C'est oublier également que ces mêmes organisations publiques font partie de l'environnement que tentent d'aménager en leur*

*faveur les structures les plus menacées dans leur survie, telles les entreprises, et qu'à ce titre, elles sont l'objet de pressions constantes auxquelles elles ne peuvent humainement opposer une résistance sans faille. Outre tous les degrés de défaillances individuelles possibles, l'affrontement entre une mission aussi imprécise que l'intérêt général et un objectif clair aussi contestable soit-il, assorti d'une grande souplesse tactique, ne s'achève pas souvent à l'avantage de la première. Il n'est pour s'en convaincre que d'observer les surprises désagréables du développement urbain.*

*De la sorte, les arbitrages conscients ou inconscients rendus en matière d'orientation de l'innovation au nom du bien commun sont toujours marqués de concessions aux exigences des organisations qui participent à sa concrétisation. Améliorer l'habitat grâce à des recherches nouvelles ne pourra se faire sans acquérir la participation de multiples intervenants. Celle-ci interviendra à l'issue d'une négociation, dans laquelle les administrations publiques devront implicitement tenir compte des impératifs de survie des parties prenantes.*

*Mais les distorsions en matière d'extension et d'utilisation du savoir considéré comme moyen ne s'arrêtent pas aux compromis propres à l'arbitrage nécessaire entre respect de l'individu et besoins des organisations. En effet, toute activité publique prétend être fondée, au nom d'un meilleur service, sur la neutralité et l'indépendance des membres qui en sont chargés.*

*Elle postule de ce fait l'intégrité, la pureté, le dévouement sans limite du fonctionnaire. Malheureusement cette hypothèse de base n'a en l'occurrence aucune raison d'être beaucoup plus exacte que pour la moyenne de la population. Jouissant d'une rente de situation, n'ayant personne à séduire, et pas de combat à soutenir au nom d'une vie que rien ne menace, les administrations publiques ont tendance à penser trop à leur confort. La mission de service à la collectivité sera d'autant plus facile à remplir que l'on aura davantage les moyens d'en fixer, d'en imposer, d'en contrôler personnellement les normes, en particulier par le biais de l'innovation. On peut citer, à titre d'exemple, l'emploi de moyens informatiques donnant lieu à une argumentation pseudo-scientifique « avalée » par le public, ou permettant un meilleur contrôle des individus au point de poser le problème de la protection de la vie privée ; à citer également les systèmes d'observation et d'écoute, ou plus simplement encore la détermination passablement deshumanisée de nombre de règlements concernant l'habitat et la ville. Un certain paradoxe veut que l'inamovibilité des organisations administratives les mette à l'abri des conséquences négatives de leur action. Les structures politiques sont alors souvent là pour faire les frais de l'opération, telles les figures préposées d'un jeu de massacre, sans que ce rôle de victime expiatoire les réhabilite pour autant.*

*Mais la subtilité des manipulations de l'innovation comme moyen de survie des organisations présente encore d'autres aspects. Utiliser la recherche et ses résultats en vue d'assurer la survie est une chose, en assumer les risques en est une autre. Le réflexe des structures organisées sera donc de faire supporter le coût de ces derniers par leur environnement, et en particulier par l'État, au nom d'un intérêt collectif quelconque. Mais cet objectif de bien commun n'est souvent qu'un prétexte pour ne pas avoir à affronter les aléas que comporte toute recherche. Nombre d'aides ainsi dispensées au titre du développement ont été considérées par leurs bénéficiaires comme de simples subventions et donc plus ou moins détournées des intentions au nom desquelles elles avaient été allouées.*

*Notons enfin que le moyen innovation peut être utilisé au travers d'une chaîne d'organisations dont chaque maillon tente d'acquérir un avantage sur celui qui est en aval. C'est ainsi que les États mis en demeure de perfectionner leur appareil militaire afin de s'assurer des avantages en cas de conflits ou de négociations, sont soumis dans une certaine mesure, aux pouvoirs des organisations qui s'attacheront à leur fournir les matériels les plus perfectionnés. Ainsi, de la nécessité de survie à l'acquisition des pouvoirs qu'elle implique, l'innovation fait-elle le jeu des structures.*

*Une part du prix que paye un pays pour son évolution par la science est faite de cette dimension inéluctable de la vie collective.*

## **B. La science au service de valeurs inavouées**

*Nous avons essayé de montrer sommairement que les organisations constituaient l'élément fondamental de la manipulation des connaissances, et donc de l'intégration de ces dernières dans l'évolution des sociétés qui en est peu ou prou le résultat.*

*En effet, la marche des collectivités se joue à travers les pressions, les négociations, les conflits, les arbitrages rendus entre et par des structures organisées. L'individu isolé n'a sur cette grande scène qu'un rôle épisodique et malheureusement parfois dérisoire d'électeur, soit comme citoyen, soit comme membre de telle ou telle structure syndicale ou partisane, soit encore comme consommateur. Heureux encore quand la signification de son bulletin n'est pas détournée au bénéfice d'un jeu obscur assez différent de celui pour lequel les organisations l'ont sollicité. A l'évidence, toutes les sociétés humaines ont quelque raison de redouter les initiatives individuelles qui leur échappent. Il faut alors tenir sa place dans la structure, c'est-à-dire être conforme à ce qu'elle attend de vous, et ne se manifester que dans le cadre des règles et conventions. On comprend que toute expression sauvage et massive telle que celle de Mai 1968 en France soit redoutée au plus haut degré et qu'à la moindre présomption de naissance, elle fasse l'objet de tentatives de récupération ou d'étouffement. Il est de fait difficile, pour les leaders dont la position hiérarchique au sein des organisations garantit l'orthodoxie, de comprendre ce qu'est la vie en dehors des normes qui leur ont si bien réussi. Désarmés, ils se lancent dans le regroupement facile des troupes en les appâtant. Si vous vous taisez, vous aurez une récompense ! Si vous vous taisez, vous aurez une augmentation de salaire, ou tel avantage futur pour la retraite. Si vous vous taisez, vous aurez votre adduction d'eau, ou votre déviation routière... ! Quand on pense en outre que certaines organisations publiques redoutent l'expression sauvage non seulement des individus, mais d'autres organisations, collectivités locales ou syndicats par exemple, on pressent jusqu'où peut aller la distribution des gourmandises démagogiques dans lesquelles rentre souvent comme condiment l'innovation ! Les structures ont trouvé les points faibles. Elles monnaient l'acceptation de la pénibilité, de la déshumanisation du travail, comme elles achètent l'attrait de la nouveauté chez le consommateur par l'entretien publicitaire d'une espérance de bonheur futur. Et ainsi tout rentre dans le rang, la vie passe sous les fourches caudines d'un système, poussée par le bras puissant du savoir.*

*Cette primauté d'un jeu et des éléments qui le constituent s'exerce également sur les connaissances et leur évolution, jusque dans leurs concrétisations au sein du cadre de vie, sous forme de produits, de services, de composantes du style de vie, de relations. Les*

organisations constituent une sorte de filtre, « d'interface » entre le savoir acquis, et la collectivité en devenir. Elles ont entre leurs mains une fraction très importante des moyens d'extension et de manipulation du bagage qu'a accumulé à un moment donné toute l'activité de recherche passée. La plus grande partie du potentiel de matière grise consacré à l'innovation est entre leurs mains. Il ne faut donc point s'étonner que l'expansion des connaissances et de leurs prolongements concrets reflète la partie jouée par les structures. Il ne saurait être question de prétendre que l'organisation puisse être systématiquement néfaste dans son existence, ses expressions et ses relations ; on peut seulement avancer qu'elle reflète une certaine part de l'homme : celle qui s'accorde, parce qu'elle le sous-tend, avec l'objectif de survie. Plus exactement, elle est médiatrice, pour tout ou partie, de chacun de ses membres. Elle concrétise dans son action les valeurs préférentielles qu'y vivent les individus qu'elle regroupe de plus ou moins bon gré. Pour certains, les plus nombreux, il s'agira seulement de gagner le pain quotidien, quitte, pour les plus actifs d'entre eux, à s'intégrer dans une structure ad hoc, syndicat ou parti, s'ils veulent exprimer activement telle ou telle valeur étouffée. Mais la plupart se tairont passivement en attendant le temps du bulletin de vote, ou l'occasion offerte d'une expression qui ne les engage pas trop. Pour d'autres, dont le niveau de vie aura dépassé celui des nécessités vitales, la valeur souvent inconsciente sera la primauté des désirs sur les besoins réels, du personnage sur les personnes, des attributs sur la personnalité. Pour quelques-uns, malheureusement assez rares, l'organisation sera effectivement un moyen d'expression.

On a souvent dit que le champ des connaissances ne progressait que dans la mesure où il trouvait un marché demandeur. Nous voyons maintenant ce que cela signifie dans la réalité. Cette balle dont les rebonds sont l'innovation, n'est reprise et relancée qu'en fonction de son utilité au regard des organisations et des motivations individuelles qu'elles rassemblent. Les mouvements du savoir recouvrent de nombreux types de valeurs vécues, soit dans les structures, soit dans un marché en grande partie récupéré. Il ne saurait être question de les analyser ici en détail ; tout au plus peut-on suggérer de rassembler un grand nombre d'entre elles, les plus avouables, sous la rubrique « refus du mal ». Certains maux, physiques en particulier, sont universellement reconnus comme tels : la faim, la soif, les carences alimentaires, le froid excessif, les cataclysmes naturels, les nuisances, etc. Mais nombreux sont ceux dont l'importance n'est perçue qu'à travers une culture donnée. La mort redoutée en Occident, beaucoup plus acceptée en Extrême-Orient ou chez les primitifs ; le manque d'espace ou les fortes concentrations, beaucoup mieux tolérés en Grande-Bretagne et surtout au Japon qu'aux États-Unis. Autre exemple : nous appliquons, en Occident particulièrement, notre capacité d'innovation à dégager du temps libre, du temps de loisir dont nous ressentons le manque comme un mal, alors que nombre d'autres peuples dont la perception de la durée est différente en ignorent jusqu'à l'existence. L'insécurité matérielle est ressentie par le plus grand nombre — les sondages en témoignent — comme un des plus grands maux qui soit, alors que d'autres, non seulement s'en accommodent, mais ne peuvent vivre sans ce piment. Et paradoxalement le progrès technique accroît

l'incertitude de l'avenir, d'où l'accent mis intensément, mais avec beaucoup d'illusions sur le développement des sciences censées donner une maîtrise du futur. Qui dira jamais le besoin de sécurisation que sous-tendent les multiples études de planification ! Que dire alors, toujours dans la même voie, des désirs artificiellement créés par les catégorisations sociales ou par la publicité ; désirs dont la non-satisfaction est sincèrement ressentie comme une lésion ! Toute l'ambiguïté du progrès réside peut-être dans cette confusion entre les besoins et les désirs, le mal étant dans les deux cas lié à l'insatisfaction présente, essentiellement vitale en ce qui concerne les besoins, seulement ressentie sincèrement comme telle dans le cas des désirs.

Dans nos pays économiquement développés, la plupart des besoins matériels sont satisfaits. Ceux qui subsistent sont plus profonds, et, par conséquent, plus difficilement exprimables, mais aussi malheureusement plus aisément étouffables. Leur nature les intègre aux niveaux psychologiques et psychiques des individus et rend ainsi leurs manifestations infiniment fragiles. Faisant partie de l'inconscient, ils peuvent facilement être dominés par les désirs éprouvés de manière sensible, forte et pourtant moins vitaux pour l'équilibre humain.

Cette réflexion nous conduit à énoncer la proposition suivante : « la personne valorise sa vie à travers l'avoir dans la mesure où il la méconnaît ou la redoute à travers l'être ». Ce penchant, qui semble d'ailleurs être plus particulièrement occidental, serait le moyen privilégié de mobilisation des hommes par les organisations.

On peut remarquer également combien, au même titre que l'être humain, l'appareil producteur et manipulateur de la plus grande partie des innovations, redoute aussi des maux, éprouve des besoins et des désirs, toutes choses reflètes de sa vie interne. Le besoin de stabilité des systèmes organisés les conduit à considérer comme nuisibles certains événements, comme la remise en cause brutale d'un rythme de croissance, si le changement doit perturber profondément la progression des avantages à laquelle s'étaient habitués les membres de la structure, particulièrement aux échelons supérieurs. « Mal » également, ou considéré comme tel, une évolution trop rapide entraînant des changements traumatisants quand, passé l'euphorie des résultats brillants, s'imposent des bouleversements de tous ordres dans l'entreprise. « Mal » encore, toute cause d'évolution génératrice d'insécurité et d'inconfort dans les situations acquises, surtout si aucun statut officiel n'est garant de leur pérennité.

Les organisations, au même titre que les hommes, éprouvent de multiples insatisfactions qui pèsent sur l'orientation de leurs innovations. Maux engendrés par les besoins et les désirs de leurs membres, tourments résultant d'une somme de rêves individuels non concrétisés. Espoirs non réalisés de bénéfices à partager entre les actionnaires, primes pour les travailleurs de tous grades, espoirs de tels honneurs, de telle considération ou passe-droit quand leur obtention passe par le canal de la structure.

En fin de compte, l'innovation malmenée par les organisations (qui privilégient les valeurs de possession en usant des détournements de conscience) paraît avoir favorisé plus le rêve que la vie. Elle a servi le refus du présent et les hommes ont désappris de vivre avec les choses à force d'exister par elles.